

== AU CINEMA ==

Samedi soir. Sur les boulevards...

Je me heurte à un grand panneau placé devant une salle de cinéma.

Pour quatre francs, prix unique, on a droit à quatre heures de spectacle. Un franc l'heure, ce n'est pas trop cher.

J'entre.

On projette un film à épisodes :

La gouvernante mêle, à la potion de la petite fille, un narcotique puissant. Personne ne l'a vue. Mais un jeune détective, âgé de 15 ans, se méfie. Déguisé en femme de chambre, il substitue un mannequin à la petite fille endormie. Puis il se cache derrière le grand rideau de la fenêtre. Aussitôt, paraît un bandit qui a reçu mission de voler la petite fille. Il se dirige vers le lit et s'empare du mannequin. Puis il franchit la fenêtre pour s'en aller. A ce moment, le jeune détective se précipite sur lui et le fait tomber sur le sol où il se fracture le crâne.

L'épisode est terminé. Si je veux connaître la suite de l'histoire, il faudra que je revienne la semaine prochaine.

A ma gauche, une grande jeune fille pleure et se mouche avec tant d'acharnement qu'elle finit par saigner du nez. Pour la calmer, sa mère lui donne un sucre d'orge.

Un employé, muni d'une grosse seringue, pulvérise, sur nos têtes, un lavement parfumé, pour déterger l'atmosphère.

Dans les loges, derrière moi, ont pris place des jeunes femmes très fardées. Elles rient, aux éclats, des plaisanteries spirituelles que leur déversent, entre les épaules, des gigolos invraisemblables. Une vieille dame respectable, qui les accompagne, les gronde avec indulgence.

Les mille péripéties d'un film d'aventures extravagant se déroulent, à la grande joie des spectateurs. L'artiste, surnommé « Diavolo », court, saute, bondit, s'élance du haut d'un balcon, se jette dans une auto en marche, défonce des portes, se suspend aux lustres, se bat contre vingt ennemis à la fois. Il triomphe de toutes les difficultés et se marie, comme il convient, avec la délicieuse jeune fille dont il est amoureux.

A ma droite, un spectateur se lève et s'en va. Il est remplacé par un grand et gros gaillard à l'accent méridional. Celui-ci entame, immédiatement, dans mon dos, une grande conversation avec Gina :

« Le film n'est pas encore passé ? — Non. Ça n'en finit plus. Le spectacle est bien mal composé ! — J'ai vu le directeur. Il m'a dit qu'il avait fait un certain nombre de coupures. — Oh ! c'est embêtant !

Qu'est-ce qu'il a coupé ? — Il a coupé les glaciers.

— Quels glaciers ? — Vous savez bien, ceux qu'on voit autour du Mont-Blanc. — Ça, je m'en fous !

— Par contre, il m'a demandé d'ajouter quelques vues du lac d'Annecy, parce qu'il connaît le pays.

Il m'a commandé, aussi, un sous-titre en plus. — Il n'a pas coupé autre chose ? — Oui. Il a coupé une partie de la scène de la plage et la danse dans l'hôtel.

— Naturellement, c'est là où j'étais le mieux ! »

Gina est furieuse. Elle va éclater.

Heureusement, le Méridional est un fin diplomate. Il lui annonce qu'il a vendu son film « pour la Suisse ».

Enfin, voici le film tant attendu : *La Course à l'Amour*.

Dans la loge s'élève un murmure flatteur.

« C'est le moment de se réveiller ! » déclare la vieille dame respectable.

« ...rôle interprété par Mlle Gina Relly ».

« C'est moi ! » affirme la star.

Et elle apparaît, sur l'écran, en maillot de bain.

Gina Relly et la Méditerranée sont face à face.

« Il faisait un froid, ce jour-là !... Oh ! ils ont coupé la moitié de la scène !... On ne pourra pas comprendre la suite du film... C'est idiot ! — C'est vrai. On n'a même pas le temps de vous voir... Vous êtes pourtant bien, en maillot ! »

La vedette soupire.

Ainsi, soutenue par sa foi artistique, elle a osé affronter la mort, par congélation. Et voilà qu'on lui coupe son effet de fesses !

Pour comble de dérision, on projette le célèbre athlète mondain qui joue, dans le film, un rôle de jeune premier. Il est vêtu d'un simple pagne, presque invisible, et il soulève des poids. C'est par trop injuste ! On ne lui a rien coupé, à lui, rien du tout.

L'intrigue se noue.

Le film, étant français, abonde, naturellement, de sous-titres spirituels :

« Bonjour, chère sale petite chose ! » dit la jolie miss à sa sœur. Et celle-ci lui répond : « Bonjour, petit cochon chéri ! »

Le public rit.

Evidemment, nous avons fait des progrès depuis Rabelais et Molière.

Enfin, la « star » tend ses lèvres à « l'athlète mondain ».

La course à l'amour est terminée.

Et la série recommence...

H. B.

COMMUNISME DES JÉSUITES COMMUNISME DES PRIMITIFS

Dans un premier article (1), nous avons esquissé un tableau de l'empire communiste des Incas, car cet Etat reste, en ethnologie, l'exemple le plus complet d'une organisation communiste. Il y a maintenant à tirer des comparaisons entre ce communisme et celui d'organisations similaires, à l'exclusion bien entendu des tentatives, des applications ou des programmes communistes de l'époque capitaliste moderne.

L'Etat communiste des Jésuites du Paraguay est déjà plus connu que celui des Incas. La littérature en a maintes fois parlé. Même Paul Lafargue et Kautsky lui ont consacré des études.

Voici en quelques traits son histoire :

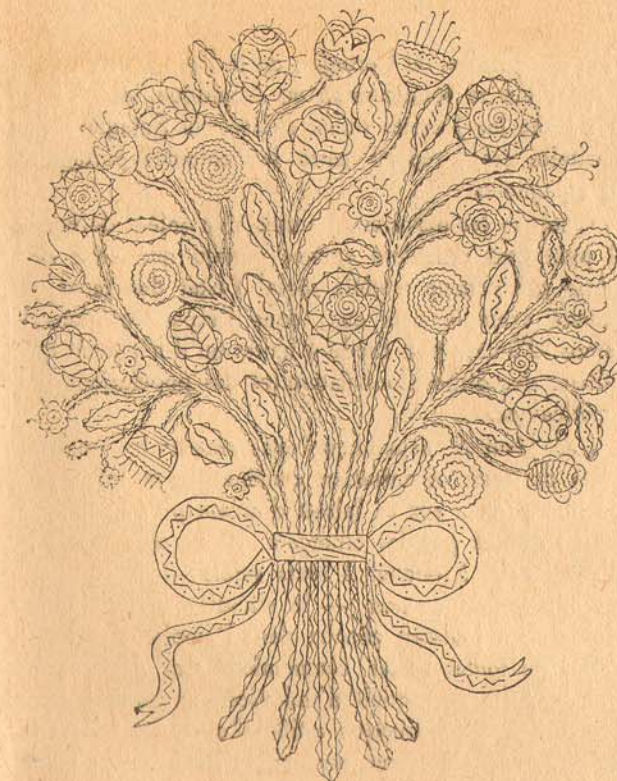
Au commencement du XVIII^e siècle, dans l'Amérique du Sud, sur les bords du Parana et du Paraguay, les Jésuites, reprochant aux Espagnols leurs mauvais traitements envers les Indiens (2), visitèrent ces derniers, apprirent leur langue et formèrent des missions indigènes constituées selon la méthode théocratique et communiste.

Peu à peu les Jésuites obtinrent qu'aucun étranger, c'est-à-dire même aucun citoyen espagnol et portugais, ne pût pénétrer dans l'enceinte de leurs missions, puis de former un territoire compact où personne ne pût entrer et qui relevât directement de la couronne d'Espagne. Ils obtinrent aussi, par décret royal, de former des troupes et d'armer les indigènes à l'euro-péenne. Groupés en trente missions comprenant de 150.000 à 200.000 Indiens, ils pouvaient lever une armée d'une dizaine de mille hommes et représentaient une véritable force pour les circonstances de temps et de lieu.

Mais une fois solidement en place, les Jésuites perdirent de leur bonhomie. Chaque village, entouré d'un fossé, ne pouvait être abandonné volontairement par ses habitants. Le travail fut organisé selon un programme strictement communiste, mais avec le manque le plus absolu de liberté. Le bénéfice des produits du travail, vendus dans les colonies avoisinantes,

(1) Voir *Clarté* du 15 avril.

(2) Il s'agissait des Indiens Guarani, une des tribus de la famille Toupi. Les Toupi habitent la forêt vierge du Brésil, au Sud de l'Amazonie, vivent non seulement de chasse et de pêche, mais aussi de culture primitive du sol, et sont, comme civilisation, à mi-chemin entre les tribus plus primitives du plateau brésilien à l'Orient et les tribus plus développées des Andes à l'Occident.



(Décoration mexicaine)

n'était destiné qu'en petite partie à la communauté et les membres de cette dernière vivaient dans une condition matérielle misérable.

Très habilement, les Jésuites eux-mêmes n'habitaient pas dans l'enceinte des missions, mais à l'écart, ne pénétrant dans les villages qu'à l'occasion des cérémonies religieuses. Tous les Indiens des missions avaient été bien entendu convertis au catholicisme. C'est, au reste, en s'appuyant sur les nécessités de la Religion que les Pères obtinrent d'eux une obéissance absolue à leurs prescriptions, quelque rigides qu'elles fussent. Les défaillants étaient lourdement châtiés et ne pouvaient se soustraire à cette existence que par la fuite dans la forêt. Nous avons dit plus haut que les Jésuites, au rebours des colons, s'étaient mis à apprendre la langue des indigènes. Poussant plus loin ce principe, et afin de maintenir une barrière infranchissable entre leurs indigènes et d'autres blancs, ils interdirent, sauf pour quelques hommes sûrs, l'enseignement de la langue espagnole.

C'est ainsi que l'Etat des Jésuites du Paraguay, avec sa population de 150.000 à 200.000 habitants, régie par 150 à 200 Jésuites, se maintint pendant environ 150 ans, de 1610 à 1768.

Finalement, les Jésuites éveillèrent l'animosité de tous leurs voisins, des colons espagnols et portugais dont ils concurrençaient les produits, du clergé même des possessions voisines dont ils s'étaient rendus tout à fait indépendants. Leur Etat était devenu une grande firme d'exportation, de thé « maté » principalement, plante originaire du Paraguay. L'expul-